

Éliane Del Col

Les oiseaux de cage

Passions d'amateurs



Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique

Les oiseaux de cage
Passions d'amateurs

Eliane Del Col

Les oiseaux de cage

Passions d'amateurs

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique

L'auteur remercie tout particulièrement Florence Weber pour son soutien dans la réalisation de cet ouvrage.

Avertissement

Pour faciliter la lecture, les propos des éleveurs sont dans le corps du texte en italique. Les éleveurs sont identifiés entre parenthèses (nom et prénom pour les personnes ayant une responsabilité dans le milieu associatif et un simple prénom pour les autres).

Première de couverture

Charleroi le 28/01/1996, 44^e championnat
du monde d'Ornithologie, Daniel Gmur.
Cliché P. Lesegretain, Corbis-Syigma

ISBN : 2 7380 1044 X (INRA)
2 7351 0963-1 (MSH)

© 2002, Fondation de la maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique, Paris

Sommaire

Préambule	9
S'introduire chez les éleveurs amateurs	15
A la découverte d'une passion	
1. L'éleveur amateur d'oiseaux de cage	21
Enfermer des oiseaux, un acte contre nature ?	23
Élever des oiseaux, une passion comme une autre ?	24
2. Les choix d'analyse	27
Du passe-temps à la passion reconnue	27
Une mise en conformité de la passion	28
Un statut pour une passion	30
3. Un vocabulaire spécifique	33
Manipulation – Naturel	33
Populaire – Profane	34
Amateurs – Professionnels	34
Oiseau de cage	36
Devenir éleveur	
4. Avoir « le goût pour ça »	43
Le parcours initiatique	44
Les « bonnes raisons »	50
Les conditions indispensables	56

5. Les outils au service des amateurs	71
Des pratiques diversifiées	71
Le standard, guide obligé	82
Les aides techniques	88
Le réseau associatif, une fabrique d'estime	
6. Un organigramme à l'usage des éleveurs	97
Au niveau local	98
Au niveau régional	101
Au niveau national	102
Au niveau international	103
7. Les systèmes de contrôle des compétences	107
La commission nationale des juges : une élite	107
Les fiches de jugement : un jargon pour initiés	112
8. « Travailler pour la gloire »	115
Le concours : une reconnaissance par l'excellence	115
L'exposition : une vitrine de l'élevage	120
La participation du milieu, le test du Mondial	120
Des niveaux de compétences reconnus	124
Un parcours exemplaire	128
Élever et protéger les oiseaux	
9. La recherche d'une « bonne réputation »	139
La « protection » comme élément de valorisation	139
Une équipe « protection » opérationnelle	141
Un thème qui mobilise peu les éleveurs	147
La revendication d'un statut	151
10. Oiseau de cage – Oiseau en cage	155
Le flou des réglementations	155
Les souhaits des éleveurs en matière de réglementation	156
Le certificat de capacité	159
Définir la pratique, définir l'oiseau	162

11. Entre ornithologie et ornithophilie	169
Une nouvelle appropriation de la nature	170
Conclusion : une passion, pour quoi faire ?	177

Annexes

1. Histoire des pratiques	181
Mettre des oiseaux en cage, élever des oiseaux de cage	181
La mise en œuvre associative	196
Place de l'oiseau dans l'évolution de la notion de la protection	205
2. Représentation géographique des pratiques	213
3. La législation	217
La législation française	217
La réglementation européenne	218
La réglementation internationale	219
Références bibliographiques	221

Préambule

«D'aussi loin que je me souviens, j'ai manifesté un intérêt passionné pour tout ce qui vit. J'ai bénéficié pour cela de circonstances favorables : origines rurales, habitat dans une région alors intacte, et actuellement, relativement peu agressée par l'industrialisation et l'urbanisation. J'ai eu la chance de vivre dans un entourage familial très ouvert à la nature, et je dois beaucoup à mon père, écologiste bien avant l'heure, et à son insu, qui a su m'inculquer – pas toujours en douceur – les principes de base. Il fut pour moi un précieux initiateur, et je reste admiratif devant la somme de connaissances que l'homme de terrain avait acquise, par son seul bon sens, et son don de l'observation. Ceci sans recourir à la moindre documentation, et en dépit du niveau d'instruction très modeste qui était celui de la majorité des gens de sa génération. J'ai donc vécu l'enfance de l'époque et du terroir, sans complexe ni contrainte, telle que l'ont décrite Pergaud ou Marcel Aymé... Je dois dire que mon attirance pour l'animal m'a souvent amené à des initiatives peu appréciées de mes proches, et que le nombre de corrections qu'elles m'ont valu doit tenir du record! Dans les années 30, ni le stress, ni le traumatisme infantile n'étaient encore inventés... Dans cette ambiance, j'ai assez vite appris que le contact avec le milieu naturel est un échange dont il faut connaître les limites. Depuis sa formation, j'ai suivi la montée en puissance du mouvement protectionniste, et la vigueur de tel ou tel engagement actuel me laisse un peu sceptique, eu égard au souvenir de certains comportements passés. Je m'interroge avec inquiétude sur la dérive idéologique qui s'est instaurée, et qui substitue de plus en plus la doctrine à une forme ouverte du concept de la préservation du patrimoine naturel. Si j'ai volontiers adhéré aux milieux de la protection, avec lesquels j'ai d'excellents rapports, à l'échelon local ou régional, je ne me sens pas très attiré par les « grandes organisations », dont je ne conteste pas la nécessité, mais que je juge trop médiatiques, et peu favorables aux initiatives individuelles.

Pourquoi ai-je choisi l'oiseau ? J'aurais pu m'intéresser à d'autres formes de vie... Sans doute mon choix s'explique-t-il par le type de relation que je recherche : comportement de l'animal, aptitude à la reproduction, possibilité de diversifier le cheptel et d'adapter les installations aux conditions matérielles du moment. Je me suis volontairement limité à un ordre précis :

celui des passéiformes, suffisamment riche à mon goût, et parmi eux, surtout aux fringillidés, embéridés, plocéidés et estrildidés.

Ma démarche : je ne considère pas les oiseaux que je détiens comme des animaux de compagnie. Je récuse tout aspect de conditionnement ou d'asservissement, et je n'attache aucun sens à la domination. Les très rares expériences d'apprivoisement que j'ai eues à pratiquer sont dues beaucoup plus aux dispositions manifestées par l'animal lui-même qu'à une intention délibérée de ma part. L'élevage est avant tout pour moi, un sujet d'étude, et, si mon but est d'obtenir des reproductions, je m'efforce de comprendre le comportement et le « pourquoi » des besoins de chacune des espèces que j'héberge, et de respecter le caractère de chaque individu. En somme, il s'agit plus d'adapter les conditions de captivité à la nature des oiseaux que l'inverse. J'agis plus en observateur qu'en acteur, et mes interventions consistent essentiellement à veiller, en temps et en heure, au déroulement correct du cycle. Pour se faire, je dois souvent recourir à la documentation, et parfois improviser lorsque l'information fait défaut ou s'avère inexacte... Cela peut aller de la fourniture ponctuelle d'un élément nutritionnel ou matériel à la constitution d'un milieu complet. Dans ce domaine, j'utilise souvent mon expérience de terrain, dont la complémentarité avec celle de l'élevage m'apparaît évidente, car si j'interprète à l'échelon de mon élevage des observations faites dans la nature, il m'arrive, par recoupement, d'utiliser dans mes tournées d'observations des remarques faites chez moi. Les résultats sont ce qu'ils sont : parfois inespérés, quelquefois décevants. J'essaie de tirer les enseignements des échecs, comme ceux des réussites. J'ai le sentiment que la somme d'informations qui découle de l'activité d'élevage de l'oiseau pourrait être davantage utilisée qu'elle ne l'est par le milieu scientifique. Indépendamment de son rôle de conservatoire d'espèces, elle représente, par certains de ses aspects évolutifs (suivi dans le temps, sélection, hybridation, etc.) un considérable sujet de recherche qui pourrait être utilement orienté et exploité.

Pour ce qui me concerne, le but du présent dossier est la mise en conformité de ma situation avec la réglementation, de façon à me permettre de poursuivre une activité qui, pour moi, a autant valeur de hobby que d'études.

Acquisitions des connaissances. Comme celles de la majorité des éleveurs amateurs, ma formation à l'ornithologie est entièrement autodidacte. Dès mon plus jeune âge, j'ai eu des oiseaux. Les premiers cas de reproduction, survenus sans que j'aie cherché à les provoquer, m'incitent à poursuivre l'expérience. Je cherche très vite à analyser les échecs et à trouver des palliatifs, ce qui m'amène à faire des comparaisons avec ce qui se passe

dans le milieu naturel. J'en tire beaucoup d'enseignements, et acquiers peu à peu quelques connaissances de terrain : identification des espèces, comportement, régime alimentaire, manifestations vocales, mouvements migratoires... Parallèlement, je commence à me documenter par la lecture, tant en ce qui concerne l'élevage que l'observation. Les ouvrages de vulgarisation sont alors (1945/1950) assez rares et très empiriques. C'est également à cette époque que je réalise mes premiers « sauvetages », en général des oisillons provenant de nichées détruites. Je pratique l'élevage d'espèces relativement courantes : canaris, perruches ondulées, mandarins, jusqu'à mon incorporation au service militaire en octobre 1952. Je ne reprends cette activité qu'en 1961, les déplacements liés aux affectations professionnelles qui ont suivi ma démobilisation en 1954, puis la construction de ma maison n'étant pas compatible avec la détention d'oiseaux dans des conditions correctes.

Entre-temps, je poursuis néanmoins mon activité de terrain, en même temps que je parais mes connaissances théoriques par la lecture : Delcour, Legendre, Smet, de Wally, Rostand, Gérardet, et Lorenz sont mes auteurs de l'époque.

1961 coïncide avec ma sédentarisation professionnelle à Dole, et à l'achèvement du pavillon que j'occupe actuellement. J'aménage dans la partie de plain-pied du sous-sol, une pièce réservée à l'élevage. Outre les canaris et les diamants mandarins, je commence à m'intéresser à la domestication d'espèces moins couramment reproduites. Je cherche le contact avec d'autres éleveurs. Je m'intéresse surtout aux passereaux et plus particulièrement aux fringillidés, embérizidés et estrildidés. L'époque est à la constitution des souches reproductrices d'espèces australiennes à partir de sujets captifs, du fait de la suppression de toute exportation de ce pays fin 1959. Je suis l'un des premiers éleveurs à obtenir la reproduction du diamant de Gould en élevage naturel.

En 1965, j'adhère à l'association d'éleveurs la plus proche : Châlon-sur-Saône. Au fur et à mesure de leur création, je deviendrai ensuite membre de celle de Dijon (1971), puis de Dole (1982). Je commence à participer à des concours locaux, puis régionaux et nationaux. Je décroche mon premier titre de champion en 1969, et de champion de France en 1979.

Je commence à être connu par mes activités de soins et de réinsertion (quand c'est possible) d'oiseaux en difficulté. Une collaboration s'est progressivement mise en place avec la SPA, les vétérinaires locaux, les gendarmes, etc. Tout se fait avec les moyens du bord ! Des contacts s'établissent également avec des ornithologues de terrain. Je construis ma première volière extérieure en 1968 à partir de cornières de récupération. L'installa-

tion s'agrandira progressivement jusqu'en 1975. Elle me permettra entre autres de réaliser l'élevage d'espèces indigènes, surtout des fringillidés, à partir de sujets éclopés ou trop imprégnés pour être relâchés. Leurs « petits » issus de l'élevage seront mis en liberté en grande majorité.

Je poursuis également mes essais d'élevage d'espèces exotiques peu reproduites ou rarement détenues à l'époque, et je m'intéresse à l'étude des mutations qui commencent à apparaître dans les souches domestiquées. Un cas d'hybridation, survenu par hasard, m'incite à creuser le sujet, et c'est avec beaucoup d'intérêt, et beaucoup d'enseignements, que je mène un programme d'expériences dans ce domaine.

Ces divers aspects de l'élevage m'amènent à approfondir mes connaissances de la génétique et des processus de transmission des caractères, pour autant que les ouvrages de vulgarisation que je peux trouver, et mes limites d'autodidacte me le permettent.

En 1979, je suis contacté par la Commission des juges de l'UOF, en vue de mettre sur pied une section « Faune européenne, et hybrides », en application des directives de la COM dans l'optique de concours internationaux. En 1980, je suis nommé, par dérogation, juge dans la spécialité avec dispense de formation, et autorisé à me présenter à l'examen de juge international en 1981. J'effectue ensuite la formation de juge dans la catégorie « Exotiques à bec droit » (3 années de stage) et subis l'examen avec succès en février 1985. Au fil du temps, j'ai établi des relations, en France et à l'étranger avec d'autres éleveurs spécialisés dans les mêmes disciplines que celles que je pratique, ainsi qu'avec des naturalistes et des scientifiques. Ce qui permet des échanges et de précieux recoupements d'informations.

J'ai aussi adhéré, sur le plan départemental et régional, à des associations de naturalistes, et j'ai constitué une assez importante bibliothèque spécialisée, et réuni une documentation aussi complète que possible. Indépendamment des jugements que j'effectue, je me rends aussi régulièrement que possible aux grandes expositions ornithologiques européennes : Breda, Reggio Emilia, Birmingham, etc. Et, je visite à l'occasion des éleveurs connus et des parcs zoologiques spécialisés : Clere, Bâle, Anvers, Walsrhode, Loro Parque, Biodome de Montréal.

J'affine autant que faire se peut, mes observations de terrain. Indépendamment de leur but ornithologique, celles-ci m'ont ouvert un vaste champ culturel dans des domaines annexes : botanique, entomologie, etc. J'essaie de profiter de chaque circonstance susceptible de parfaire tel ou tel aspect de ce que je connais, conscient du fait que l'on n'a jamais fini d'apprendre, et que chaque parcelle d'information recueillie doit nous faire mesurer l'étendue de ce que l'on ignore ».

Cette monographie de Jacques Faivre, éleveur amateur, peut paraître longue mais je n'ai pas souhaité couper ce texte pour en garder toute la saveur. Je le présente, ici, en avant-première, tel qu'il m'est parvenu dès mon intrusion dans le monde des éleveurs d'oiseaux. C'est une trame, une manière d'introduction et, comme toute introduction, elle laisse tout à découvrir.

Lors de nos premières rencontres, il m'a parlé du « statut de l'éleveur amateur d'oiseaux de cage », statut en terme d'une reconnaissance officielle, légale des éleveurs d'oiseaux. Le ministère de l'Environnement se préoccupait de mettre en place une commission d'habilitation des éleveurs et détenteurs en tout genre, oiseaux et autres espèces protégées en leur faisant passer un certificat de capacité. Jacques Faivre était alors en 1993 l'un des premiers éleveurs amateurs à rendre sa copie. Après l'avoir parcourue sans l'approfondir, je me suis aperçue combien elle était le « reflet monographique » de mon travail. Dans les faits, elle ne m'a pas servi de support : elle ne m'est devenue lisible que plus tard. Je n'avais pas su la décrypter à la première lecture. Jacques Faivre avait écrit ce texte en vue d'obtenir un certificat de capacité, devenu obligatoire pour détenir certaines espèces d'oiseaux protégés. C'est une monographie exemplaire, le parcours de « l'éleveur idéal », et qui révèle les trois axes d'analyses que j'ai dévoilés petit à petit. Il reflète la démarche d'un éleveur où figurent la passion pour l'oiseau et le souhait de se conformer aux attentes des décideurs et des interlocuteurs pour faire reconnaître une pratique. Ce document a ses limites. Il est « orienté » dans la mesure où il a été établi pour prouver les bonnes intentions de son auteur en matière d'élevage et c'est justement en cela qu'il est riche d'enseignements : n'est acceptable que l'admissible par les normes existantes. Je crois que l'on peut faire confiance à ce récit de vie pour dire, de façon subjective certes, une manière de vivre une passion et de la défendre.

Jacques Faivre est un des responsables de l'association la plus importante en nombre d'adhérents en France, l'Union Ornithologique de France (UOF). Cadre de la SNCF, retraité, il a 65 ans. Ce personnage haut en couleurs ne fait pas l'unanimité de ses pairs – les contradicteurs de son espèce sont toujours désapprouvés – même s'il n'est pas remis en cause dans ses compétences. Son efficacité à défendre ce « hobby » comme il aime à le nommer est largement reconnu et, s'il est impétueux, il est aussi respectueux de l'autre. Son action lui a apporté une certaine notoriété dont il est fier mais sa motivation première n'est pas la prise de pouvoir, elle se situe dans la défense de la pratique. Il en deviendrait parfois trop normatif. Son influence est certaine ; il ne m'a toutefois pas empêchée de mener mon travail comme je l'entendais. Il est le chef de file de la communication, porte-parole à l'extérieur et à l'intérieur du groupe. Il veille à ce qui se dit dehors et à ce qui se fait à l'intérieur afin qu'il

y ait une adéquation possible entre les deux, pour ne pas mettre en péril l'enjeu qui se joue autour de ces cages et de ces oiseaux, sa passion. Une passion à défendre.

Jacques Faivre est devenu petit à petit mon informateur principal. Je crois que je lui avais fait « bonne impression » et que son désir de promouvoir l'élevage d'oiseaux de cage l'incitait à m'aider. Pour la première fois, quelqu'un de « l'extérieur » s'intéressait à leur cas. Je l'ai « utilisé » comme passe-partout pour me glisser chez les éleveurs auprès desquels son nom a joué le rôle de sésame. Au début, je l'ai peu rencontré. Il m'a simplement dit « *On n'a rien à cacher, voyez qui vous voulez, dites ce que vous voulez. Si je peux vous aider, dans la mesure de mes moyens, je le fais. C'est tout.* »

S'introduire chez les éleveurs amateurs

De mon enfance en Mayenne, j'ai gardé le souvenir de pigeons élevés pour leur chair, de tourterelles en cage lâchées périodiquement dans la cuisine, d'une volière aménagée sous une cage d'escalier chez des voisins ou amis. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu, un jour, la curiosité de m'y intéresser. Un voisin, Théo, boulanger à la retraite, a été le premier éleveur d'oiseaux de cage que je rencontrais : *« Tu vois, c'est drôle d'avoir attendu tout ce temps pour venir les voir de près mes oiseaux, parce que ça fait longtemps qu'ils sont là. »* Ce n'était pas tant de voir « les oiseaux de plus près » qui m'avait amenée à frapper à sa porte, mais bien lui. Je le regardais d'un autre œil. Ce n'était plus seulement un voisin de pavillon, mais un éleveur d'oiseaux. Or tous les voisins élevaient quelque chose : des poules pour les œufs, des lapins, des poulets dans les poulaillers au fond des jardins potagers. Tous ces élevages participaient de l'économie familiale, activité mêlant plaisir et opportunité pécuniaire. Il était le seul dans le quartier à élever des oiseaux de cage pour l'agrément, pour le seul plaisir de les voir, de s'en occuper, de les entendre. Cette première rencontre éternisa mon intrusion dans « le milieu oisophile ».

Je pouvais soit m'adresser à des ornithologues du Muséum d'Histoire Naturelle, soit contacter les éleveurs amateurs lors d'expositions, par l'intermédiaire de connaissances informelles, au sein des associations ou sur des lieux publics. J'ai opté pour une rencontre dans un lieu public : je voulais les aborder en dehors de toute contrainte avant de les contacter « officiellement ». Je connaissais, comme tout amoureux des balades dominicales dans Paris, le marché aux oiseaux de la Cité, place Louis Léprieux dans le 4^e arrondissement. Ce lieu ouvert, susceptible de privilégier les échanges informels, convenait parfaitement à une première incursion véritable dans le monde des éleveurs. J'y ai fait de nombreuses rencontres et j'en ai conservé des pages de notes, des photographies et quelques bribes de conversations.

La première personne que j'ai interviewée occupait un quart du centre de la chaussée sur le marché, très à son aise et très bavarde. C'était, je l'ai appris beaucoup plus tard, un éleveur dissident notoire, banni de tous, traité cavalièrement par ses collègues : *« C'est un bon à rien, un voyou, un commerçant. Il promet des oiseaux, il encaisse l'argent et on ne voit jamais l'oiseau qu'on a demandé. En plus il n'y connaît rien. Personne n'en voulait, il*

a fondé sa propre association » (Maurice). Par son intermédiaire, j'ai cependant pu visiter, dès la semaine suivante, une exposition d'oiseaux.

Une salle paroissiale du 15^e arrondissement, éclairée par des néons, abritait en sous-sol une centaine d'oiseaux. Il me revint alors à l'esprit une de mes premières réactions : je m'étais imaginée l'éleveur comme un petit pèpère regardant, extatique, voler quelques oiseaux en cage ou les écoutant avec dévotion chanter dans une volière tout en jouant à la dinette pour changer l'eau des coupelles et mettre quelques graines dans les mangeoires. Je retrouvais là de « braves personnes » comme je le notais alors, « qui disposaient des oiseaux dans de minuscules cages rouillées, alignées sur des tréteaux retenus par des ficelles et qui s'enthousiasmaient mutuellement sur leur progéniture ». Les propriétaires, la plupart âgés, étaient assis devant leurs oiseaux sur des chaises. Oiseaux et éleveurs avaient « l'air tombé du nid ». J'ai échangé quelques propos avec des exposants et des visiteurs.

Albert, un participant éleveur de « Malinois », retraité, installé dans la région parisienne, m'est apparu susceptible de m'éclairer sur cette activité. Il proposait une documentation succincte sur le club auquel il adhérerait, le « Club des éleveurs de canaris chanteurs malinois ». J'ai appris alors une chose essentielle, sans le savoir encore : il existe deux catégories d'oiseaux, les chanteurs et les non chanteurs. « *Moi, je préfère le chant. C'est beau, c'est harmonieux. D'autres préfèrent la couleur, la posture. C'est deux mondes à part. On ne fait pas les deux à la fois ou alors on fait n'importe quoi. Moi j'ai toujours fait du canari malinois. Parce qu'il faut vous dire qu'il y a aussi d'autres canaris de chant, les Hartz. Mais moi, je n'aime pas ça autant que le Malinois. C'est chacun selon son goût.* » (Albert).

Dans un premier temps, je me suis bornée à observer le marché aux oiseaux. Ce marché possède ses codes, sa morale ; il dispose d'élites, de dissidents et de marginaux. J'ai saisi les modalités de son fonctionnement à travers son organisation spatiale comme lieu de sociabilité, à partir des différentes modalités de transactions repérables entre les individus.¹ Puis, je suis allée voir Albert à Maison-Alfort. Je fus très étonnée de voir son installation dans le garage d'un pavillon de banlieue, son matériel, ses cahiers d'élevage, ses coupes, ses médailles et de l'entendre parler du plaisir d'élever des canaris à la suite de son père. « *Quand on commence, on est pris dedans, surtout quand il y en a qui vous plaisent. Moi, j'étais menuisier. Ça m'a aidé pour faire les installations, avoir le matériel adapté. Je suis ça de*

1. Pour plus de détails, Eliane Del Col, *Observation du marché aux oiseaux, Approche d'une pratique populaire d'élevage amateur d'oiseaux de cage*, mémoire ad hoc de DEA en Sciences sociales, juillet 1989, EHESS-ENS.

près. Je tiens mes cahiers. J'ai tout depuis cinquante ans. Je peux remonter au début. Et puis ma femme, elle aime ça aussi, mais c'est moi qui m'en occupe. Elle, elle me donne un coup de main. Et puis leur apprendre à faire les bons tours de chant. Il faut du temps, de la patience.» (Albert). J'ai passé toute une après-midi en sa compagnie, face aux cages recouvertes d'un tissu vert car les canaris chanteurs doivent séjourner dans le noir. Les oiseaux de cage restaient encore pour moi une énigme. Albert m'a parlé de ses exploits et de ses échecs, de ses oiseaux préférés, de ces moments de bonheur devant une « belle réussite », de ses copains dans « le milieu » et du temps consacré à ce passe-temps. Je n'imaginai pas une telle richesse. Mon voisin Théo me parut tout à coup sous un jour nouveau. D'où venait ce plaisir manifeste d'élever des oiseaux dans des cages ?

Petit à petit, je me suis laissée prendre à la découverte de ce milieu à peine entrevu. Le « c'est chacun selon son goût » d'Albert avait ouvert des perspectives inattendues. Je découvrais soudain plusieurs milliers de personnes adhérant à des associations dispersées sur tout le territoire français, une organisation nationale de regroupement, des liaisons avec les pays européens, une structure fédérale internationale, l'organisation de rencontres et de concours, des conférences, des formations spécifiques, toute une littérature, un réservoir de connaissances scientifiques, des implications dans des plans de protection, etc. J'ai été séduite par la passion des éleveurs et en quelque sorte, en guise de métaphore : « Me voilà touché par cette manie qu'ont les amateurs de canaris, de chercher toujours à les accoupler ! ».²

Arrivée dans ce milieu par inadvertance, j'ai choisi de rencontrer les éleveurs dans le cadre de l'association la plus représentative en France, l'UOF. La volonté de donner la parole à des individus pour qui élever des oiseaux est source de joies, de rupture avec leur quotidien irrigue cette recherche et de ce fait même la fonde. Il n'a pas été facile, pour moi, de prendre la parole au nom d'une discipline, la sociologie en l'occurrence, comme il n'a pas été aisé pour les éleveurs de s'exprimer pour « dire leur pratique » et afficher leurs compétences dans un domaine où ils ne sont pas attendus, la connaissance ornithologique. C'est en leur nom, et pour eux, que j'ai poursuivi ce travail de reconnaissance. J'espère ne pas les avoir trahis, eux qui m'ont si cordialement ouvert les portes de leur monde.

Parfaitement ignorante en ornithologie, je suis incapable de reconnaître l'oiseau le plus commun de nos campagnes. Cette naïveté à l'égard du monde des oiseaux m'a été d'une grande utilité. Apparaissant, paradoxe

2. Yasujiro Ozu, cinéaste japonais, extrait de son journal à la date du 16 juillet 1934, in *Les Cahiers du Cinéma*, janvier 1994, n° 475.

oblige, comme « intellectuelle », mon ignorance avouée, « apprivoisait » les éleveurs. « *Décidément, vous n'y connaissez vraiment rien. C'est pas un Yorkshire, ça, c'est un Gloster. C'est pourtant pas pareil. Venez, je vais vous montrer !* » (Maurice). J'ai passé toute une année à m'introduire auprès des éleveurs d'oiseaux. Or il faut un an pour suivre un cycle complet d'élevage. Le temps a ici énormément d'importance : le temps qu'il fait, le temps nécessaire, jouer sur le temps, le temps de l'accouplement, le temps de la mue, l'époque de la nidification, l'époque des concours, etc.

Au cours de cette année, j'ai rencontré de nombreux éleveurs et j'ai côtoyé l'ensemble du monde associatif les regroupant (Del Col, 1998)³. Même si elle ne rentre pas dans le processus d'une enquête objective, ma participation « active », lors des expositions et concours, m'a facilité la tâche. Lorsque j'ai commencé à bavarder avec les éleveurs présents, alors qu'ils étaient en train de donner à manger aux oiseaux, de nettoyer les cages, de balayer les salles ou de débarrasser la table autour de laquelle nous venions de déjeuner, j'ai naturellement pris part à leurs occupations. Certes, j'ai profité de moments de liberté pour griffonner quelques notes et glisser à mes collègues de salle qu'il me serait agréable de les rencontrer pour une interview. En partageant les gestes des éleveurs, j'ai davantage saisi et compris leurs propos. Il m'a semblé, même si cela est illusoire, que de vivre à leurs côtés, de sentir et de toucher, pouvait m'aider à percevoir le sens de « cette passion » et de son implication.

3. Dans le même temps, j'ai constitué une bibliographie thématique et historique regroupant près de 200 ouvrages en français ou traduits en français, uniquement consacrés à l'élevage d'oiseaux de cage depuis le XVI^e siècle. Les parutions étrangères, notamment anglaises, allemandes et flamandes sont beaucoup plus nombreuses, reflet d'une pratique ancienne et vivace dans ces pays. Les éditions italiennes, plus récentes sont aujourd'hui majoritaires. L'analyse des titres, des noms d'auteurs, des lieux d'édition, des tirages, des réimpressions, et des publics visés apprendrait beaucoup sur l'évolution de la pratique de l'élevage.